

## Lire l'illisible avec Rabelais

R2 – matinée préparatoire – 16/03/17

Karoline Buchner

Rabelais ? Oui, il est célèbre ! Il a fait quoi, déjà ? Il écrivait, non ? Les histoires de géants, là... Mais oui, cela nous revient. Il y a une question dans la version Senior du Trivial Poursuit à leur sujet : « De Gargantua ou de Pantagruel, lequel des deux est le plus gourmand ? » En vérité, père et fils sont tous les deux des goinfres.

Rabelais, c'est paradoxal, parce que même si on ne le connaît plus, il est toujours question de le lire. Une nouvelle édition bilingue – ancien français/français moderne – a paru en février. Elle regroupe en un volume épais les cinq récits écrits par l'auteur : *Gargantua, Pantagruel, Le Tiers Livre, Le Quart Livre* et *Le Cinquième et Dernier Livre*. L'ouvrage est édité chez Gallimard, dans une collection qui porte le même nom que la revue de psychanalyse belge « Quarto »<sup>1</sup>.

Je profiterai de cette coïncidence comme d'un clin d'oeil : il ne s'agit pas de manger Rabelais à la sauce de la psychanalyse ; il s'agit plutôt de considérer en quoi sa langue et son écriture peuvent éclairer notre clinique quand elle est orientée par elle. Cette langue, cette écriture – nous le verrons – ne sont pas à ranger du côté de ce qui se donne à lire (le lisible), mais du côté de ce qui résiste au déchiffrement, à l'interprétation (l'illisible). Avec Rabelais, en effet, quelque chose résiste à la lecture. Ce point de résistance confère d'ailleurs à la question de l'édition sa dimension symptomatique : depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, pas moins de 400 éditions se sont succédées, qui espèrent chaque fois offrir au lecteur une version de l'œuvre *enfin lisible*. Aussi peut-on dire que le texte rabelaisien, écrit une fois par Rabelais, ne cesse pas d'être écrit par sa postérité.

Qui fut cet homme, en quelques mots ? Un humaniste de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dont la date de naissance reste incertaine ; un érudit subversif, un « libertaire chrétien »<sup>2</sup> qui parlait le grec et l'hébreu, et qui fut tour à tour moine franciscain puis bénédictin, médecin et secrétaire d'évêques célèbres ; un franc tireur au parler extravagant, tantôt irrévérencieux, tantôt franchement obscène, qui descend en flèche tout ce qui peut l'être – les discours établis et ceux qui les instituent. Voici son portrait : on aimerait lire l'espièglerie dans son regard, ou sur son sourire, si au moins on était sûr que c'est bien lui...

La première phrase de l'argument nous servira de porte d'entrée : « Mens sana in corpore sano » – « Un esprit sain dans un corps sain ». Cet adage a beau provenir de la dixième satire du poète latin Juvenal, c'est à Rabelais que mes souvenirs d'écolière l'attribuaient. Pour cause : il déploie cet idéal humaniste au moins dans deux extraits célèbres de son « Gargantua ». Je vous en touche quelques mots.

---

<sup>1</sup> Rabelais Fr., *Les Cinq Livres des faits et dits de Gargantua et Pantagruel. Édition intégrale bilingue*, (s./dir. M.-M. Fragonard), Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2017.

<sup>2</sup> Pour reprendre une expression de Jean-Louis Barrault, validée par M.-M. Fragonard.

Le premier extrait met en scène l'éducation que Ponocratès prodigue dorénavant à Gargantua, par opposition à celle qu'il recevait de ses précepteurs sophistes<sup>3</sup>. Avec eux, libre cours était donnée à la jouissance sans limite du géant : il paresse jusqu'à pas d'heure, se vautrant dans son remugle, puis ânonne des chapelets livrés en masse jusqu'à l'heure du repas où il mange « des douzaines de jambons » en se faisant jeter dans la bouche « en continu de pleines palerées de moutarde » qui lui donnent grand soif ; heureusement, « [d]e boire, il n'y a[vait] pas de fin, ni de règle ». Ponocratès<sup>4</sup>, en revanche, instaure un programme éducatif cadencé : lever à l'aube, lecture et prières, observation du ciel, toilette, reprise des leçons de la veille, lecture, jeux d'extérieur, toilette à nouveau et récitations jusqu'à ce que « monsieur l'appétit v[ienne] », reprise de la lecture après le repas, place ensuite aux mathématiques pures et appliquées, à la musique et au chant, aux arts équestres et de combat, à la chasse, à la gymnastique, à la nage, à l'athlétisme, à la musculation, toilette oblige avant la balade botanique, la lecture encore, un souper frugal, une dernière observation du ciel, la reprise des connaissances nouvelles acquises le jour durant, et quelques dernières prières avant le repos. C'est la scansion, sans la coupure ! Dans ce nouveau régime de jouissance, pas moins délirant – car on « ne perd aucune heure du jour » –, mais d'apparence plus civilisé, le programme est pensé pour que puisse advenir un homme nouveau : celui en qui l'âme et le corps ne s'ignorent plus.

Un homme complet en somme, pour lequel les histoires d'amour se termineraient toujours bien, à en croire la destinée réservée par Rabelais aux Thélémites<sup>5</sup>. Les Thélémites sont les habitants de l'abbaye de Thélème que Gargantua fait bâtir pour récompenser son ami Frère Jean de l'avoir aidé à faire la guerre. Dans ce lieu pensé et édifié à l'envers de la vie monacale et de ses règles, ils mènent la vie de château. Et « quand le temps était venu où l'un d'eux voulait sortir (...), il emmenait avec lui une des dames (...) et ils étaient mariés ensemble. Et ils avaient si bien vécu à Thélème en confiance et amitié, qu'ils continuaient encore mieux en mariage, et s'entre-aimaient autant à la fin de leurs jours qu'au premier jour de leurs noces »<sup>6</sup>.

La seconde éducation de Gargantua et l'abbaye de Thélème soutiennent donc des visions idéales. Pourtant, si nous avons le temps de lire ces passages ensemble, nous saisirions vite que Rabelais, par le maniement même de son écriture – notamment par un recours massif à l'énumération, à l'exagération et à l'ironie – rompt le principe d'homéostasie qui fonde ces utopies dans le temps même où il les édifie.

Nous voilà donc contraints d'y renoncer, à ce programme qui permettrait d'atteindre l'harmonie sans engager la moindre perte. Et ce n'est pas tout : il nous faut renoncer aussi à l'impression de lisibilité qu'il nous laisse. Je parle d'« impression », car je fais l'hypothèse que si Rabelais se laisse lire, c'est à condition de n'en lire que des extraits.

---

<sup>3</sup> Ce passage correspond au chap. 25 de « Gargantua » intitulé « Comment Gargantua fut éduqué par Ponocratès en telle discipline qu'il ne perdait aucune heure du jour ».

<sup>4</sup> Littéralement, « dur à la tâche ».

<sup>5</sup> Ce passage correspond au chap. 57 de « Gargantua » intitulé « Comment étaient réglés les Thélémites dans leur manière de vivre ».

<sup>6</sup> Rabelais Fr., *Les Cinq Livres des faits et dits de Gargantua et Pantagruel. Édition intégrale bilingue, op. cit.*, p. 395.

Cette question de l'extraction, il me semble qu'elle n'est pas sans concerner notre travail clinique. Pour construire la lecture d'un cas, n'est-ce pas aussi par extraction que nous procédons ? Nous extrayons des énoncés, nous dégageons des temps, pour les articuler entre eux et rendre ainsi lisible ce qui nous apparaît d'abord comme illisible. C'est cette lecture que nous soumettons dans le cadre des supervisions et, à cette occasion, ce qui y est pointé, n'est-ce pas bien souvent ce qui n'y entre pas ? Aussi le lisible s'imposerait-il comme un passage entre une forme d'illisible et une autre forme d'illisible.

J'en viens alors à ceci : que, dans les faits, Rabelais est illisible. Il l'est au moins à triple titre : d'abord, parce qu'il est impossible de le lire dans sa version originale ; ensuite, parce que sa langue est intraduisible ; enfin, parce qu'elle est indéchiffrable. Je développe.

Rabelais dans le texte, c'est illisible. Non seulement parce qu'il écrit en ancien français, mais aussi parce que son écriture réserve à cette variété historique un destin hors norme : la langue rabelaisienne, c'est à la fois plus que de l'ancien français, et autre chose. Sous une forme orthographique déroutante – tantôt hypermoderne, tantôt soucieuse de rendre compte de la trace étymologique des mots –, son lexique puise autant aux langues anciennes qu'aux langues médiévales et modernes ; elle opère des plongées récurrentes dans les dialectes provinciaux, dans les jargons professionnels et dans la langue argotique. Elle apparaît ainsi sous une forme résolument multiple et littéralement codée, sans compter la manière dont sans cesse elle se renouvelle par la création constante d'équivoques, de néologismes, de langues imaginaires ou cacophoniques.

À cet égard, ne nous revient-il pas d'accueillir dans une dimension qu'on pourrait dire « purement rabelaisienne » la langue des sujets que nous accompagnons dans nos institutions ? Dans sa dimension de « la langue » en un mot – pour reprendre un autre néologisme, de Lacan cette fois ? Cette langue toujours parlée de manière singulière, toujours étrangère aux oreilles dans lesquelles elle tombe ou se dépose, Lacan nous rappelle que nous aurions sûrement tort si nous pensions l'avoir comprise<sup>7</sup>. C'est qu'un mot connu de tous vibre et résonne pour chacun à nul autre pareil.

Langue illisible, langue intraduisible. Dans les efforts de traduction qui ont été accomplis pour proposer aux lecteurs des versions modernisées, compréhensibles et donc supportables de l'œuvre, la perte encourue est telle qu'*in fine*, on lit Rabelais au moins deux fois. Soit parce que la version originale est commentée, et que les commentaires s'avèrent aussi longs à lire que le récit lui-même. Soit parce que la version modernisée ne devrait jamais être livrée sans son modèle original ; et encore, dans ce cas, ce n'est pas sans quelques annexes : un dictionnaire, un index, etc. Rabelais lui-même propose d'ailleurs un lexique pour faciliter la lecture de son *Quart Livre*.

Cette question de la traduction et de la perte qu'elle engage me semble se loger au cœur du travail clinique. Ces énoncés que nous extrayons du discours du patient, et que j'évoquais tout à l'heure, quelle perte leur faisons-nous encourir quand nous cherchons à les traduire ? Entre le moment où nous les entendons et le moment où nous les retranscrivons, entre le moment où ils sont entendus et le moment où ils sont rapportés en équipe, qu'avons-nous perdu ?

---

<sup>7</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, coll. Le champ freudien, 1975, p. 250.

Langue illisible, langue intraduisible, langue indéchiffrable. Je m'appuie ici sur la définition que Jacques-Alain Miller donne de « l'illisible » : « L'illisible, ce qui fait qu'on ne peut pas lire, c'est la démission du sujet supposé savoir. C'est obliger le sujet supposé savoir à démissionner devant l'indéchiffrable, à quoi évidemment s'oppose l'inconscient comme ce qui se lit.»<sup>8</sup> Une littérature illisible, une littérature indéchiffrable, ce serait, en d'autres termes, une littérature qui ne pourrait pas tomber entièrement sous le coup de la signification qu'on lui donnerait. Ce serait une littérature qui ne se laisserait pas totalement interpréter. Les théoriciens qui ont cherché à saisir la signification du rire chez Rabelais ont fini par concéder que les récits rabelaisiens appartenaient à cette littérature-là. Pour M. Bakhtine et l'école russe, comme le rappelle Éric Laurent, Rabelais, c'est le rire du peuple ; pour l'école anglaise, c'est le rire des humanistes<sup>9</sup>. Bien. Mais si on peut identifier la nature d'un rire, et sa cause – ce pour quoi on rit –, la substance du rire, elle, en revanche, ne se laisse pas attraper. La substance du rire, j'avancerais que c'est la jubilation : ce qu'il reste du rire en dernière instance. Le sourire du chat de Chester dans « Alice aux pays des merveilles », en somme : proprement insaisissable.

La fin de l'œuvre de Rabelais, en tout cas, est édifiante quant au sort réservé à la signification. Une question obsède Panurge, fidèle compagnon de Pantagruel. Il la formule dès le début du *Tiers Livre* : doit-il ou non se marier, sachant que s'il se marie, il risque d'être fait cocu ? Perplexité. Après avoir interrogé la foule des experts de son temps sans estimer avoir pu obtenir auprès d'eux quelconque secours, Panurge décide d'aller consulter l'oracle de la Dive Bouteille, haut lieu de la Vérité. Les deux comparses embarquent alors pour une expédition navale vers l'autre bout du monde, à l'occasion de laquelle ils traversent des contrées reculées, encore inexplorées. C'est ce périple qui fait la matière du *Quart Livre* et du *Cinquième et Dernier Livre* à la fin duquel on les voit arriver à destination. Accueilli par la pontife Bacbuc, Panurge est invité à soumettre sa question à la déesse-bouteille. Du fond de son goulot, elle délivre, en langue barbare, un seul et simple mot – un seul et simple signifiant – un S1 tout seul, sorte de tintement bruyant qui ne fait pas message : ce n'est ni un oui, ni un non ; c'est un « Trinch » – « Bois » – impératif allemand du verbe « boire ». Alors qu'il était engagé dans une entreprise de recherche du sens, poussé par cette question-symptôme inépuisable et inlassablement soumise par lui à l'Autre du savoir, voilà ce que trouve Panurge au bout de sa course : un nom de jouissance, hors sens. Ce « Bois » n'est pas toxique, il est analytique : il produit un effet de poésie. Bacbuc le prend à la lettre ; elle donne du vin à Panurge, lequel se met à rimer et, de rimer, il se fait l'interprète de sa propre entreprise. Le savoir remis de son côté, l'Autre féminin consiste moins : il désire se marier, oui, considérant qu'il sera, dans tous les cas, mari baiseur avant d'être mari cocu. « In vino veritas ».

Projecteur sur le hors-sens, pour conclure. Dans son texte « Lire un symptôme », J.-A. Miller réserve au symptôme un destin capable de s'arranger de cette question de l'illisibilité – illisibilité que nous lisons avec Rabelais à tous les étages. Plutôt que d'en « écouter le sens » dans une perspective de déchiffrement, Miller invite à saisir le symptôme dans une perspective de sevrage : « Lire un symptôme (...) Cela consiste à sevrer le symptôme de sens »<sup>10</sup>. On peut alors entendre résonner à l'horizon de la clinique une

<sup>8</sup> Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 21 mars 1984, inédit.

<sup>9</sup> Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 23.

<sup>10</sup> Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011, p. 57.

question qui ne met plus en jeu le seul symbolique – Qu'est-ce que ça signifie ? –, mais qui ose prendre le réel à sa charge – Comment ça jouit ?

Ce destin-là du symptôme, c'est un destin qu'au terme de cette lecture, on pourrait s'avancer à qualifier de rabelaisien.